

Philip Stratford, *Marie-Claire Blais*, Toronto, Forum House,
1971, 70 p.

Vincent Nadeau

Volume 5, Number 1, avril 1972

L'essai

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500233ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500233ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nadeau, V. (1972). Review of [Philip Stratford, *Marie-Claire Blais*, Toronto, Forum House, 1971, 70 p.] *Études littéraires*, 5(1), 152–154.
<https://doi.org/10.7202/500233ar>

pléthore et la bouffissure veulent forcer l'adhésion de la conscience. Il y a une démagogie bien involontaire dans cette forme d'éloquence farcie de trémolos, où les mots bien chauds susurrent trop onctueusement les bons sentiments ; on est toujours un peu rasant lorsqu'on est trop systématiquement du côté du bon droit. Lowenfels a le style pontifiant et prophétique du Saint-Exupéry de *Citadelle* sans avoir le souffle épique de Zarathoustra. Son goût excessif pour la phrase lapidaire nous vaut de pompeux apophtegmes qui frôlent la balourdise ou la banalité : « en poésie, un lecteur est un miracle. Deux, un mouvement de masse » (p. 83). Ce faux style cornélien dans ce qu'il a de plus pompier rejoint même parfois la phraséologie « tigre de papier » des journaux maocistes : « dans le domaine de la poésie, la plupart des libéraux blancs ont une peau de requin » (p. 32). Ce ton inspiré et emphatique, ces éternelles trompettes trop impératives pour proclamer des truismes (ex. p. 63) lassent à la fin.

Ce petit livre polémique écrit à la va comme je te pousse, anthologie de courts articles et de réflexions données en vrac, fait jardin anglais, geyser islandais et « beau désordre » rimbaldien. Malgré les fausses notes de son style pétaradant, il donne quand même un sacré coup de cravache à la conscience qui le prend au sérieux, ne s'en tire pas trop facilement par une pirouette ironique, et en retient l'exigeante leçon pour notre littérature : « La seule tragédie, c'est de ne pas vivre l'accomplissement de son temps » (p. 95).

Gilles GIRARD

Université Laval

□ □ □

Philip STRATFORD, **Marie-Claire Blais**, Toronto, Forum House, 1971, 70 p.

Toronto est en ligne, Forum House s'adonne au multiplex. CANADIAN Writers & their Works : Philip Stratford se met à l'écoute du QUÉBEC.

Dans une brochure de soixante-dix pages (\$1.00), il présente Marie-Claire Blais au grand public anglophone. Les éditeurs québécois, timides ou timorés, n'ont encore rien offert de tel à leurs lecteurs¹.

Six chapitres alertes traitent des œuvres (jusqu'à *Vivre ! Vivre !*) dans l'ordre chronologique de publication ; l'auteur espère ainsi éviter le « harnachement critique ». Avant, une courte préface rappelant les grandes lignes de la vie de M.-C. Blais, réunit de maigres bribes éparses dans journaux et revues : noter les auteurs aimés et les nombreuses lectures. Après, un épilogue sous le signe du point de suspension, suivi de quelques pages d'orientation bibliographique.

Le respect que manifeste P. Stratford à l'égard de la jeune carrière de l'écrivain séduit. Comment juger sans appel alors que le rythme personnel est à peine trouvé ? Impossible de présenter autre chose qu'une « introduction », tant la suite promet. Aussi conviendra-t-il de ne blâmer *le Jour est noir* ou *les Voyageurs sacrés* qu'avec circonspection et courtoisie, en opposant les réussites aux échecs. Mais comparer les dialogues de *l'Invraisemblable Instant* à ceux d'un méchant

¹ Une étude sur *Une saison dans la vie d'Emmanuel* est toutefois pour paraître aux Presses de l'Université de Montréal.

livret d'opéra, c'est se faire clairement entendre.

La simplicité du langage critique rassure, dans ce *Marie-Claire Blais* sans byzantinisme, qui adopte souvent le ton de l'entretien familial et ne recourt aux mots plus rares que pour affiner une remarque sur l'art d'écrire (« the tough integument of the author's style »), ou atténuer la brutalité d'une impression (« artistic failure » a pour euphémisme « cul-de-sac »).

Lorsqu'il rejette ou qu'il admire, lorsqu'il se permet de quitter sa manière un peu « matter-of-fact », P. Stratford use de formules heureuses. Au sujet de *Vivre ! Vivre !*, son œuvre préférée (avec *Une saison dans la vie d'Emmanuel*), il conclut : « To have created such an eloquent vehicle for expressing the human condition is an act of charity in itself ». Infiniment moins gagné par *l'Insoumise*, il exprime de l'agacement : « The characterization is generally wooden, not only when she (M.-C. B.) is speaking for unbending Rodolphe but also when she is portraying the young men, Paul or Frédérik ».

Jugement mitigé, favorable, défavorable, sur quoi se fonde l'approbation ou le désaveu ? L'esprit de système ne menace certainement pas M. Stratford, encore qu'évoluer dans l'implicite soit bien un signe d'adhésion à quelque superstructure solidement implantée.

En rapprochant des passages dispersés çà et là, on arrive à comprendre que le bon écrivain doit être raisonnable, ne pas bafouer la logique, éviter d'insister trop lourdement sur l'étrange et le terrible, se méfier

du ridicule, et rendre hommage autant que possible à bonnemaman Vraiesemblance malgré ses gros défauts : tenir à distance le *flip* comme la poésie flagrante et courtiser le réel.

J'exagère ? — Je grossis, certes, mais que dire de cette définition de *la Belle Bête* : « ... strange compilation of naive and gothic elements — never ordered to waking logic, scarcely even concerned with obtaining a 'willing suspension of disbelief', recklessly skirting the ridiculous ... » Pauvre Réjean Ducharme !

L'Exécution ne serait que « ... stark, psychotic little hypothesis ... » S'agirait-il à tout prix d'éviter l'inquiétude ? Et pourtant Robert Musil a signé *les Désarrois de l'élève Törless*, Patrick Hamilton a écrit une pièce intitulée *Rope* dont A. Hitchcock a tiré un film, Roman Polanski a tourné *Repulsion* et *Rosemary's Baby*, etc.

Inutile d'insister, car selon le critique, l'essentiel de la réussite d'*Une saison* ... serait l'accumulation de détails réalistes : « It represents a change in point of view, a more mature and better balanced attitude, a gain in objectivity and perspective ... » De là à l'apologie du naturalisme, il n'y a pas loin : « *The Manuscripts of Pauline Archange* is the most unremittingly realistic, not to say naturalistic, of Marie-Claire Blais's books ». C'est ainsi que la « biographie romancée » devient le sommet de l'art d'écrire !

Je me refuse à croire que les abonnés du *Toronto Globe and Mail*, à qui s'adresse apparemment M. Stratford, soient bien-pensants à ce point.

Ils auront constaté combien M.-C. Blais aime le travail, les expériences, l'aventure littéraires, et ils auront consenti à la suivre sur ce terrain baroque. « Daring », « ghoulishness », « awkward afterthoughts », « strange gothic naivety » : maladresses, peut-être, mais de plus en plus consciemment employées, interrogées, malmenées. Un style, tout simplement.

« Étrange », ce mot clef de la brochure doit être mis en rapport avec l'universalisme militant d'affirmations comme « ... the blackness is less regional than universal, and [...] in the final analysis, it is exclusively and essentially her own ». Le tour est joué : entre l'individu et l'univers, aucune médiation ; l'écrivain naît par génération spontanée. L'adjectif « national » prudemment banni (à quoi l'appliquer en effet ?), voici un véritable écrivain « canadien », qui vient d'être lu par un étranger.

Lecture extrêmement sympathique au demeurant, et stimulante, et légitime. Elle procède cependant d'une attitude comparatiste vite internationale et universelle, qui propose à l'Être d'élite, à l'Écrivain, un salut individuel un peu facile, sans lui permettre de s'éprouver et d'agir dans son groupe humain d'origine. Le critique travaillant depuis l'extérieur a sans doute beaucoup à dire à celui qui travaille de l'intérieur, mais vice versa.

N.B. :

1. Je ne connais d'édition française de *la Belle Bête* que celle publiée en 1961 chez Flammarion, et non pas « chez Grasset » en 1960 comme il est dit page 17.

2. P. Stratford est-il bien sûr qu'*Une saison*... finisse sur une « note d'es-

poir » (cf. pp. 37, 40 et 43) ? Grand-Mère Antoinette s'obstine à ne pas voir le malheur qui l'entoure. Emmanuel ne sait pas ce qui le menace. À la fin du roman, cette sorte d'espoir n'est plus permis au lecteur.

Vincent NADEAU

Université Laval

□ □ □

Henri MESCHONNIC, *Pour la poétique. Essai*, Paris, Gallimard, coll. « le Chemin », 1971, 178 p.

L'ensemble d'essais réunis par M. Henri Meschonnic sous le titre programmatique de « Pour la poétique » a fortement attiré l'attention depuis sa parution. Ce recueil a été accueilli comme un ouvrage marquant ; il a paru, du reste, dans une des collections les plus « sûres » de notre temps.

L'ouvrage est composé de cinq parties et d'un glossaire en annexe. La première partie porte le même titre que l'ensemble du recueil. Elle offre une discussion générale des théories linguistiques et formalistes en matière littéraire, de leurs limites et de leurs apories.

M. Meschonnic entreprend à la fois une critique du thématisme (le texte est perçu comme sens immanent, plein et achevé) et des méthodes d'origine linguistique (le texte est système de signes, pure combinatoire). Il rejette successivement les différentes tendances stylistiques et formalistes et s'en prend au « scientisme » linguistique, soulignant son échec à rendre compte congrûment du fait poétique et les esquives qu'il doit se trouver pour échapper à ce problème central.

On assiste, chemin faisant, à un démolissage de toute théorie fondée sur la notion d'*écart*, vieux mythe indécrottable, corrélat de